



Sommaire

- p.2 Éditorial *par Daniel SIMON*
- p.3 Disparitions : Gisèle GUILLEMOT, Jean MATHIEU
- p.4 Fragment, *par Henri LEDROIT*
- p.4 Bureau de l'Amicale
- p.5 44^e congrès / Paris 2012 : Visiter les sites des camps : pratiques - exigences - interrogations
- p.9 Voyages du souvenir et de la mémoire
- p.10 En Autriche, des avancées significatives sur les sites des camps annexes *par Rosita STERQUEL et Chantal LAFAURIE*
- p.10 A propos du Philharmonique de Vienne *par Daniel SIMON*
- p.11 Chronique de l'expo
- p.12 Polémique : l'accueil en 1939 des républicains espagnols en France
- p.13 Livres, expo ... *par Marion BENECH, Patrice LAFAURIE, Sylvie LEDIZET et Daniel SIMON*
- p.17 J'ai lu pour vous ... *par Marion BENECH et Louis BUTON*
- p.18 Carnet de l'Amicale *par Daniel SIMON, Libert TARRAGÓ, Martine ALQUIER-DOMINGUEZ et Ildiko PUSZTAI*
- p.19 Souscription pour la pérennisation de la tombe de Francisco Boix
- p.20 Histoires : Odile *par Gisèle GUILLEMOT*

NOS RENDEZ-VOUS

5 mai, 18 heures : Ravivage de la Flamme de l'Arc de triomphe

10-14 mai : Voyage du 68^e anniversaire de la libération de Mauthausen

9 juin : Loibl, cérémonies du 68^e anniversaire

45^e Congrès de l'Amicale : Strasbourg, septembre 2014

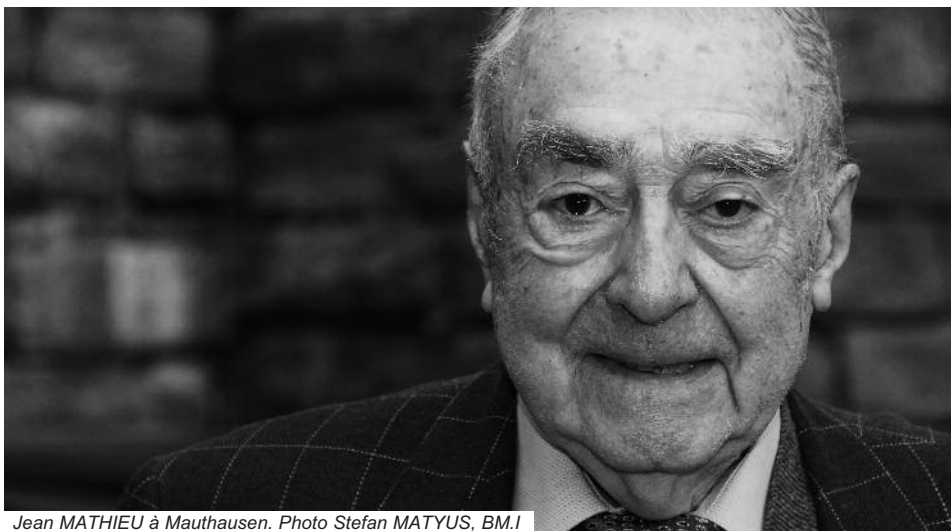
Prochain bulletin : juillet 2013

Perdre des amis, poursuivre leur action.

Lire page 3



Gisèle GUILLEMOT à Mauthausen en mai 2005. Photo Robert HALM



Jean MATHIEU à Mauthausen. Photo Stefan MATYUS, BM.I

Daniel SIMON

« Nos morts » : en ce début d'année, voici l'Amicale cruellement frappée, parce qu'il s'agit des plus proches, d'amis prodigues de leur confiance et, jusqu'au terme, de leur belle vitalité. Chaque décès creuse notre solitude, sans ébranler notre détermination.

Dès l'origine et avant toute autre considération, il y a les morts : une amicale de déportés et familles de disparus, dès les premiers temps et, jusqu'à cette époque assez récente où il apparut naturel d'élargir, au-delà du cercle des familles, le nom déclaré de l'Amicale. Les anciens déportés qui la fondèrent ont énoncé comme leur premier devoir de témoigner pour les camarades morts au camp. Aussi active que se veuille notre Amicale, tournée, aujourd'hui plus encore, vers le présent, en prise sur les vivants nos contemporains, les jeunes particulièrement, nos morts – ainsi disait Michelle Piquée-Audrain – sont une injonction première, notre humus sinon notre sève : comment ne pas emprunter des métaphores aux lois premières du vivant ? Dans la chaîne d'un phylum organique plus que soumis à la loi d'une fidélité spirituelle, nous œuvrons sous cette ombre cardinale. Les anciens déportés eux-mêmes, tels des substituts des camarades morts au camp. « La mort des déportés est singulière [...], scandaleusement singulière : elle met en question tout savoir et toute sagesse à son sujet », écrit Semprun.

Le deuil n'est pas forclos dans les familles de disparus, ces morts sans sépulture. Non, ce puits sans fond de la mémoire des camps n'est pas tari ! Le mépris de ceux qui disent venu le temps de tourner la page du pathos est une blessure et une faute, intolérables et malséantes. Ce serait une impasse de la pensée que de prétendre fonder sur cet arbitraire un nouvel âge de la mémoire. Oui, nos activités sont portées par des affects. Oui, la pensée des morts en nous est singulièrement prégnante, après soixante-dix années bientôt ! Nous sommes, à ce titre, une amicale d'émotions partagées, non une association ordinaire. Chacun par devers soi sachant vers lesquels vont ses pensées, tous ayant en partage ce parcours intime.

Foncièrement au-delà du lien filial. Pour preuve, les amis qui nous rejoignent, sans appartenir familialement à cette histoire, revendiquent aussi cet attachement. Nous ne sommes pas des descendants, des adhérents de deuxième (ou troisième) génération – ces formules, dans lesquelles d'aucuns s'échinent à nous enfermer, n'ont jamais été les nôtres : il y a les anciens déportés, et tous les autres, sans distinction. A quelque titre que nous construisions cette mémoire, très jeunes ou très âgés, nous portons la pensée de nos morts – pensée amie, grave et tonifiante en même temps, fondatrice, qui ne se délite pas et nous assigne notre chantier. Une force en nous qui se dérobe à toute objection, insoucieuse de ceux qui s'impatientent que tout cela finisse.

Cette silhouette abolie, cette voix que l'on n'entendra plus, ce savoir-déporté dont nous n'aurons plus que le script... Mort hier ou il y a trente ans, cinquante, ou au camp il y a soixante-dix ans, dont j'ai connu seulement l'empreinte dans les yeux et l'accolade de son petit-neveu, de son gendre, de sa fille, dont je mesure l'absence dans l'obstination qu'ils montrent à chercher le moindre écho parmi les vestiges des camps, et même, précisément, lorsque rien n'en subsiste. Un mur des noms, une salle des noms. Un patronyme singulier ou la litanie de tous, figures tutélaires pourvoyeuses de l'histoire et de la légende d'un camp précis, ou celles, plus discrètes et plus humbles, connues seulement de leurs proches : de tous, nous sommes orphelins. Notre tâche est de maintenir perceptibles leurs noms, leurs parcours, leur vérité – ce qui n'a d'autre terme que la volonté des vivants.

Une fois, maintenant, en ce début 2013 si brutal pour cette Amicale de vivants et de morts que nous sommes, et puisque notre action, notre énergie nous préservent de toute morbidité, ce printemps, il me fallait le dire ainsi.



“Poursuivre leur action” : à Ligny-en-Barrois (cf. p.11) Patrice LAFAURIE (en haut à droite) présente l'exposition des photographies de Mauthausen, support d'un parcours pédagogique destiné aux lycéens et étudiants (ci-dessus). Photos Philippe MONZA.

Disparitions : Gisèle Guillemot, Jean Mathieu



Gisèle GUILLEMOT au congrès de l'Amicale à Nantes en 2006. Photo Janine LAVEILLE

Gisèle GUILLEMOT

Résistante, déportée NN en octobre 1943 vers des prisons allemandes, puis Ravensbrück. Transférée le 7 mars 1945 de Ravensbrück à Mauthausen. Elle est rapatriée par la Croix-Rouge le 22 avril 1945.

Exigeante jusqu'à l'autodérision, elle osait dire : « la chance que j'ai eue d'être déportée »,

« la petite vie à laquelle j'ai échappé »...

Gisèle Guillemot était résidente depuis quelques semaines de l'Institution nationale des Invalides. A ce titre, un hommage solennel lui a été rendu par le général Cuche, gouverneur des Invalides. Au crématorium du Père-Lachaise, le parcours et la personnalité de Gisèle Guillemot ont été évoqués par Robert Créange (Secrétaire général de la FNDIRP) et Daniel Simon.

« [...] L'Amicale de Mauthausen ne fut certes pas le seul cercle de connivence que Gisèle aura choisi et servi. Mais je puis assurer que dès les premières années et jusqu'à ses dernières forces, elle nous a manifesté sa fidélité et son attachement. Aux hommes certainement qui, les premières décennies, confèrent à l'Amicale de Mauthausen son identité propre, qui reste forte – Emile Valley en premier lieu, auquel elle ne manquait jamais de rendre hommage. Aux controverses aussi, auxquelles elle a participé avec passion, à différentes époques et sur des enjeux sérieux. Au versant espagnol de l'Amicale de Mauthausen, sur lequel elle s'est exprimée encore pour notre tout récent congrès. Ou encore, déchirée mais intéressée par les désaccords apparus ces derniers temps entre telle et telle structures de mémoire. Demeurée vigilante, déterminée, réfléchie.

Chacun de nous a éprouvé l'admiration et la sympathie que sa présence inspirait en toute circonstance. J'évoquerai plus spécialement ses interventions face aux auditoires scolaires et étudiants devant lesquels il m'est arrivé de l'accompagner, et à qui Gisèle, loin des propos convenus, livrait d'abord (au micro !) une parole spontanée et inouïe (« pas envie d'être là, rien à leur dire »), puis exigeante jusqu'au cynisme et à l'autodérision : de l'attention qu'on lui portait, déduisant « la chance que j'ai eue d'être déportée, » « la petite vie à laquelle j'ai échappé »... Il fallait qu'elle fût sûre d'elle et de la force de sa parole, de l'empathie qu'elle créait ! Car ce n'était pas que provocation et ce n'était pas cabotinage : réellement, elle s'étonnait de nous voir encombrer notre vie des scories de la sienne, trouver ancrage dans le bonheur que nous avons de l'entendre, de la lire, de puiser des forces à sa présence.

Gisèle incarnait, c'est manifeste, l'énergie des résistantes déportées, qui surprend tous les auditoires. D'où vient cette ardeur dans le regard et dans la posture : est-ce d'avoir survécu au camp ? cette force intérieure préexistait-elle aux engagements dans la Résistance, expliquant ceux-ci, puis endurcie au camp ? n'est-ce pas plutôt que le préjugé sur les prétendues faibles femmes se voit enfin démasqué, à l'écoute ou à la lecture de Marie-Jo Chombart de Lauwe, de Germaine Tillion, de Violette Maurice, de Gisèle Guillemot comme de Charlotte Delbo ? [...] »

Daniel SIMON

Lire Gisèle GUILLEMOT :

(Entre parenthèses). De Colomelles (Calvados) à Mauthausen (Autriche). 1933-1945

(Prix de l'Académie française, 2001)

Des mots contre l'oubli (2004)

Elles... Revenir (2006)

Résistante (avec Samuel Humez - 2009)



Jean MATHIEU et Peter GSTETTNER à Mauthausen. Photo Stefan MATYUS, BM.I.

JEAN MATHIEU est mort le 7 février, à quelques jours de ses 93 ans.

Il affichait sans ostentation une résistance placide au temps qui passe et autres incidents de parcours. A la question ordinaire : « comment vas-tu ? », il répondait invariablement : « comme un jeune ! »

L'HOMMAGE DE L'AMICALE

« [...] L'ordre noir des nazis fit main basse sur Jean Mathieu le 28 février 1943 – il avait 23 ans. Arrêté alors qu'il tentait de franchir clandestinement la ligne de démarcation, près de Moulin, il est conduit à la prison de la ville, transféré le 9 mars à Paris pour être interrogé au siège de la Gestapo, rue des Saussaies, est interné à Compiègne-Royallieu et déporté au camp de Mauthausen par le convoi du 16 avril 1943, arrivé le 18. [...] »

Au camp, Jean a compris, après quelques séries de coups de schlague, qu'il fallait se faire le plus discret possible. Il est de forte constitution, mais trop affaibli, après 27 mois de détention, pour rejoindre, le 7 mai 45, comme certains de ses camarades, la brigade Liberté, aventure sans égale : des déportés engagés sous uniforme yougoslave pour contribuer à la victoire ! Jean est de ceux qui regagnent la France dans des camions de l'armée anglaise, conduits par des Indiens, et à « l'indienne... » précisait-il, jusqu'à Naples, où ils sont embarqués pour Marseille, qu'ils atteignent le 6 juin.

Dans le réseau des camps satellites de la forteresse de Mauthausen, le camp du Ljubelj a des traits un peu particuliers : si les SS sont les mêmes qu'ailleurs, l'envi-

Bureau de l'Amicale : collège des vice-présidents

ronnement humain leur est foncièrement hostile, et parvient à peser sur le système. Dès la gare de Tržič, la population a signifié sa solidarité avec les bagnards en tenue rayée, très concrètement, en réussissant à faire passer un peu de nourriture. Les partisans peuplent la montagne : le camp, en contrebas, est observé par eux. Au Ljubelj, camp sud, quelques évasions furent possibles ; et la statistique des morts semble indiquer que le régime y fut moins sévère – en réalité, les malades sont évacués sur Mauthausen. Et j'oserai dire que les morts ne sont pas tout. Le camp du Ljubelj est un camp nazi, régi par la seule logique qu'ils connaissent, et que fragilise seulement le fait qu'ils sont en territoire conquis, mais insoumis.

Mais le poids du camp, c'est pour la vie. Il ne manque pas les rendez-vous de juin et y retrouve le petit monde du Loibl, Français et Slovènes, et d'abord ses camarades du camp. Homme de fidélité, pas de discours. Tenace et sobre, peu démonstratif, sans vanité ni décorations. [...] »

Daniel SIMON

L'intégralité des textes est disponible sur le site internet de l'Amicale

Fragment

Une de mes ressources, c'est d'avoir passé environ un mois sans travailler. J'avais estimé qu'on dépensait à travailler beaucoup plus de calories qu'on en récupérait avec la soupe qui en apportait si peu, si bien qu'au final on pouvait s'en passer. J'avais choisi l'été – août/septembre 1944 – car, en hiver, je n'aurais pas pu rester dehors, et un moment où j'étais en *kommando* de jour. Je me déplaçais très fréquemment, évitant les alentours de mon *block* pour ne pas être reconnu par le chef de *block* ou un *stubendienst* (aide au nettoyage des *blocks*). Mon plan était réalisable parce que le camp était très grand (imaginez dix mille personnes environ, en permanence). Quand le *kommando* était formé, il se passait un moment que je mettais à profit pour me faufiler dans la colonne des malades ; puis je m'échappais du groupe avant d'arriver au *revier*. Je ne faisais rien ! Je m'asseyais au soleil, je me baladais, prenant soin de ne pas rester à la même place afin de ne pas me faire repérer, et à midi je ne mangeais pas la soupe que j'aurais eue au *block*. J'avais observé à quel moment les *kommandos* étaient formés et à quel moment ils rentraient. Après, il y avait l'appel : il ne fallait pas que je sois en retard. J'avais bien calculé mon coup, on ne m'a jamais posé de question. J'ai agi seul, mais si j'avais été pris à faire ça, j'aurais été accusé de sabotage. Le fait même d'être un peu individuel et le repli de chacun sur sa survie m'ont sans doute permis d'agir ainsi.

Henri LEDROIT à Ebensee.

Extrait de ses Mémoires, à paraître sous le titre
La graisse, pas les os !

Sur proposition du président, le Conseil d'administration réuni le 9 février a élu un Bureau légèrement remanié. Il importe, déclare Daniel Simon, que « l'équipe qui anime l'Amicale reflète au plus près la réalité du partage des tâches et des responsabilités ».

Daniel SIMON, président

Patrice LAFAURIE, vice-président délégué
Caroline ULMANN, vice-présidente déléguée

Rosita STERQUEL, secrétaire générale
Claude DUTEMS, secrétaire général adjoint
Chantal LAFAURIE, secrétaire générale adjointe

Jacques LECOUTRE, trésorier
Frédéric SCHOTT, trésorier adjoint

Simone BONNET
Danielle CARAYON
Fabienne CAUQUIL
Emmanuelle DECLERCK
Pierre FRÉTEAUD
Jean GAVARD
Jacques HENRIET
Laurent LAIDET
Paul LE CAËR
Henri LEDROIT
Bernard MAINGOT
Marc NOBILET
Jean-Louis ROUSSEL
Pierrette SAEZ
Christian TESSIER
Ernest VINUREL

Sur proposition du président, le Collège des vice-présidents (Conseil des sages) accueille trois nouveaux membres. Voici sa nouvelle composition :

Louis BUTON
Madeleine CHOUMOFF
Jean GAVARD
Roger GOUFFAULT
Jacques HENRIET
Louis JOLIVET
Paul LE CAËR
Henri LEDROIT
Bernard MAINGOT
Madeleine MATHIEU
Nicolas PIQUÉE-AUDRAIN
Michelle ROUSSEAU-RAMBAUD
Pierrette SAEZ
Fernande SIMON
Ernest VINUREL

Le Bulletin n°331 a publié (p.28) un compte-rendu synthétique de cette demi-journée consacrée à cette question, lors de notre dernier congrès. Voici des échos plus précis des échanges.

1) DS - En l'absence de déportés, comment procédons-nous ? Est-ce déjà une expérience vécue, dont les leçons puissent être tirées ?

Raphaël Esrail (ancien déporté, Union des Déportés d'Auschwitz) :

Nous avons beaucoup réfléchi, dans toutes les amicales – et je me réjouis que nous puissions travailler ensemble aujourd'hui – pour trouver une solution : j'ai créé depuis vingt ans les voyages des professeurs de toute la France. Nous nous rendons compte que la parole des déportés a été essentielle : on parle vrai, on dit ce qui s'est passé... Mais à Auschwitz-Birkenau, c'est différent, on est en Pologne et le gouvernement polonais a la maîtrise totale sur ce qui se passe sur les sites d'Auschwitz I et II (Birkenau, lieu de l'assassinat de plus d'un million de Juifs d'Europe), III (Monowitz, l'usine). Le gouvernement s'est approprié l'organisation des visites du camp, pour lesquelles des guides polonais sont obligatoires... Aussi, pour préparer l'avenir, nous avons eu l'idée d'enregistrer vingt témoins *in situ*, nous avons réalisé le DVD *Mémoires demain*, un document pédagogique avec une organisation thématique, qui permet de faire parler aussi les pierres. C'est un outil désormais à la disposition des professeurs avec lesquels nous préparons les voyages. Ce DVD est traduit en anglais et en allemand.

Notre problème aujourd'hui est de nous imposer : nous nous battons auprès des Polonais pour avoir le droit de visionner *in situ* les témoignages de notre DVD à Birkenau, là où 80% des arrivants ont été assassinés par gaz. Pour cela il faudrait un espace aménagé qui nous est refusé.

Patrice Lafaurie (Amicale de Mauthausen) :

Pour l'instant, les témoins parlent sur les lieux, mais le parcours sur le site de Mauthausen est fondé sur la parole présente ou passée – nous utilisons aussi des textes lus. A cela, nous joignons un livret de visite avec de la documentation, des textes, des photos et des plaquettes de présentation des camps annexes que nous avons réalisées. Nous poursuivons l'œuvre de Pierre Saint Macary et de Jean Gavard qui avaient initié, durant les années 1990, les voyages d'études d'une journée avec les professeurs d'Histoire-Géographie. Aussi considérons-nous qu'il ne devrait pas y avoir de rupture : nous disposons des outils et d'une démarche initiée, à notre intention, par les déportés qui, il y a vingt ans, ont réfléchi à la situation dans laquelle nous entrons peu à peu.

Guy Dockendorf (Amicale des anciens prisonniers politiques luxembourgeois, membre du Comité international de Mauthausen) :

Nous n'avons plus que trois survivants... Nous organisons des voyages avec des groupes d'une trentaine de jeunes, nous leur donnons des explications, tout au long du parcours, et consacrons une soirée à la discussion, autour des livres dont nous disposons.



Simone GOURNAY et Raphaël ESRAIL. Photo Janine LAVEILLE.

Yvonne Cossu (Amicale de Neuengamme) :

Nous avons la même expérience que celle que nous venons d'entendre. Naturellement, de moins en moins de déportés peuvent nous accompagner, mais leur parole reste la priorité, nous avons les témoignages écrits et nous faisons des commentaires à partir de ceux-ci. La Commission Mémoire / Histoire / Avenir édite depuis l'année dernière des plaquettes de visite qui complètent les informations orales, réalisées par les bénévoles de l'Amicale avec le soutien des amis déportés qui ont eu l'expérience des kommandos considérés. Nous joignons un programme précis ainsi que des cartes des parcours. Nous avons envisagé de projeter des vidéos dans les cars, mais cela n'est pas facile.

Danièle Meyer (Amicale de Dachau) :

Je voudrais rappeler que les voyages organisés par Raphaël Esrail à Auschwitz et Birkenau, auxquels il a convié les représentants des Amicales, nous ont vraiment fait prendre conscience de réalités que nous ne connaissions qu'abstraitement. Sous sa conduite, comment ne pas être conscient du rôle irremplaçable du témoin ?

Mylène Cabour (professeur d'histoire au lycée de Givors, membre de l'Amicale de Mauthausen) :

Je suis allée l'année dernière « en reconnaissance » au voyage de l'amicale de Mauthausen, avec les témoins, et je vais conduire au mois d'avril prochain en Autriche, avec plusieurs collègues d'histoire et de lettres, deux classes du lycée de Givors. Au départ, j'étais réticente car le discours des témoins peut dériver vers des considérations historiques et généralistes (qui sont fournies avant

par les professeurs, c'est leur travail) – en tout cas lors de leurs interventions dans les classes. Le témoin parle peu de lui, en général, trop peu. Sur les lieux, c'est différent, son discours est personnel, plus affectif. Hors la présence de témoins, on lit des textes sur place, on les fait lire par les élèves, c'est une expérience forte pour eux. C'est une très modeste expérience.

Simone Gournay

(déportée, Amicale de Ravensbrück) :

Souvent, devant une vitrine d'exposition, quand je vois exposée une belle robe propre, bien repassée, je me demande comment les jeunes peuvent s'imaginer ce que l'on avait sur le dos... j'ai gardé ma robe pendant deux ans... puis en arrivant chez Siemens, les gardiennes n'avaient pas supporté l'odeur de nos vêtements... et on en a changé !

DS - commentaire de relecture : Merci, Simone, de cette remarque, qui touche, selon moi et d'après l'expérience que j'en ai, à plusieurs réalités essentielles. J'en cite deux ou trois : les sites deviennent, inévitablement, des musées. Et sans doute le travail des amicales est-il de retarder cette métamorphose – et nous comptons bien la retarder longtemps, en tout cas, c'est certain, longtemps après la présence sur place des survivants eux-mêmes, dont la mémoire subie, et aussi la mémoire construite, sont plus chargées de sensations que de leçons idéologiques. Certes, les lieux que nous parcourons sont de plus en plus aseptisés – comment ce nettoyage ne serait-il pas effectué, après soixante-dix ans...? Il a commencé, d'ailleurs, dans les jours mêmes de la libération, par la destruction de baraques, pour motifs sanitaires (ce n'était pas seulement un prétexte), pour masquer la volonté de reconquête du territoire par les riverains, et sans doute pour mieux installer l'oubli. N'a-t-on pas fait de même à Pithiviers ou à Rivesaltes ? Cependant, il convient de ne pas dénigrer la nécessaire entreprise muséale, qui peut être très intelligemment conçue, et est nécessaire pour, aussi, *faire parler* les sites, non seulement lorsque les traces sont résiduelles, mais pour des visiteurs qui, aujourd'hui, ont un rapport distancié avec cette histoire. Enfin, la visite du site d'un camp implique des affects, il le faut. Certes, il convient de faire en sorte qu'elle ne soit pas dominée par des émotions primaires, mais elle est aussi une expérience affective, et même sensorielle, au moins imaginairement. Les récits des rescapés, même les plus pudiques – et la plupart le sont – disent les odeurs, tout particulièrement celles de la cheminée et celles des corps, la détresse corporelle. Les récits de femmes, peut-être davantage ? Lire et relire Charlotte Delbo sur ce point ! Mais aussi Boris Pahor (*Pèlerin parmi les ombres*), ou les déportés médecins affectés au Revier (à Mauthausen, spécialement Gilbert Dreyfus, dans *Cimetière sans tombeaux* !).



Dominique ORŁOWSKI.
Photo Janine LAVEILLE.

Dominique Orłowski

(Association française Buchenwald-Dora) :

L'association prépare le voyage et l'accompagne, nous avons été formés par les déportés dans les années 1990, et j'ai la responsabilité de ces voyages. Nous proposons aux participants de la documentation supplémentaire, et nous proposons des témoignages enregistrés, si aucun déporté ne peut

nous accompagner. Mais notre préoccupation aujourd'hui, c'est la sauvegarde des lieux de mémoire et l'accueil sur place. Nous avons besoin de guides locaux, pour tous les mémoriaux allemands.

Françoise Christophe

(ancienne déportée, Amicale de Bergen Belsen) :

L'amicale de Bergen Belsen est une très petite association, peu de déportés sont venus à l'Amicale. Bergen Belsen a été un camp de passage, dont il ne reste rien, seulement un mémorial dans un grand parc. Nous n'organisons pas de voyages de groupes.

2) DS - En quoi est-ce important d'être sur les sites ? Des objections sérieuses sont émises aujourd'hui à cette pratique – sans parler de ceux qui disent « c'est du passé ». Elles peuvent être résumées ainsi : c'est morbide, il n'y a rien à voir (plus rien), la vérité des camps n'est pas du domaine du visible, et le tourisme de masse (par exemple à Auschwitz I) est incompatible avec l'imprégnation respectueuse que signifie cette visite. Quels arguments peut-on avancer à ceux qui contestent l'utilité des visites ?

Yvonne Cossu (Amicale de Neuengamme) :

Ma première réponse : je suis orpheline de déporté, le premier objectif c'est de permettre d'aller se recueillir sur les lieux de souffrance, c'est une nécessité absolue pour moi, pour les familles. Ensuite il nous faut faire découvrir les lieux aux descendants, enfants, petits-enfants, et enseignants. Les lieux sont plus importants qu'un livre d'histoire. Il y a toujours quelque chose à voir, des ruines, des traces, il faut les faire parler.

Il est également important de maintenir le contact sur place, souvent amical et chaleureux, et aussi assurer les Allemands de notre reconnaissance pour leur action de mémoire qui maintient en état les sites des kommandos extérieurs et les lieux commémoratifs. Aller sur place permet de renforcer les liens avec les autorités et les militants locaux. Enfin, il est préférable de voyager en

groupe, il ne faut pas laisser les personnes seules sur les lieux, ce qui n'empêche pas les moments d'isolement pour se recueillir.



Léo KLEIN, Ernest VINUREL, Roger GOUFFAULT. Photo Janine LAVEILLE.

Patrice Lafaurie :

Aller sur place en groupe permet d'accompagner les familles et de rendre hommage aux déportés morts, tous ensemble. Le lien avec les autorités locales et les militants autrichiens est indispensable. A Gusen, à Ebensee, dans certains camps, à Steyr, nous sommes les seuls Français à soutenir les militants locaux qui ont pris en charge la mémoire du camp, et ils nous en sont très reconnaissants. Nous essayons, à mesure que nous découvrons de nouveaux lieux – et nous en découvrons encore ! – de développer les liens, même dans des camps annexes où parfois aucun Français n'a été détenu. C'est souvent un grand réconfort pour les militants locaux.

Dominique Orlowski

(Association française Buchenwald-Dora) :

Nous allons aussi dans des endroits qui ne peuvent pas être « racontés », il faut aller les voir, ainsi le tunnel de Dora, à Ellrich : pendant très longtemps, ce kommando à la frontière de l'Allemagne de l'Ouest et de l'Allemagne de l'Est, personne ne s'en est occupé, sauf une famille, et le fait que nous y allions deux fois par an a donné un résultat : aujourd'hui la municipalité prend en charge la restauration des lieux.

Annette Chalut

(déportée, Comité international de Ravensbrück) :

Nous étions souvent rattachées à un petit camp, souvent oublié dans les commémorations et les voyages. Celui où j'étais, je l'ai retrouvé cette année seulement... Il avait été préservé par une femme du village ; ce fut une grande émotion pour moi et aujourd'hui je me sens plus attachée à ce petit kommando qu'au camp central.

3) **DS - Nous avons tout naturellement glissé vers la question suivante : l'importance que nous accordons aux camps annexes. Votre première réponse est qu'ils sont, pour nous, un objectif prioritaire, parce qu'ils concentrent l'essentiel de la détention, et qu'ils constituent les lieux de mémoire les plus tangibles pour les riverains, dans le tissu local, parfois dans un rapport de force. Or, nous ne voulons pas nous situer sur le registre des idées générales, mais des mémoires concrètes.**

Janine Grassin (Amicale de Neuengamme) :

Il faut remercier ceux qui s'investissent sur place, ainsi que la population locale. C'est extraordinaire. On rencontre des gens qui n'ont pas connu la guerre mais qui assument tout le poids de la mémoire avec les déportés, sans haine. Les échanges avec eux sont chaleureux.

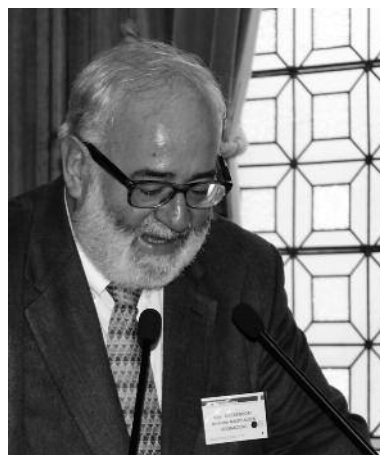
Henri Ledroit (déporté, Amicale de Mauthausen) :

Pour nous, à Mauthausen, nous avons eu plus de camarades dans les camps annexes qu'au camp central, aussi il est très important d'y aller. C'est en ces lieux que sont nos souvenirs, et c'est là que, pour répondre à ce que disait Mylène, nous pouvons le mieux témoigner concrètement. Le camp central ouvre la voie aux considérations générales ou au cours d'histoire sur le nazisme, où nous sortons de notre rôle.

4) **DS - Les voyages sur les sites sont-ils au cœur des activités des amicales de camp ?**

Patrice Lafaurie :

Le tiers peut-être des activités de l'Amicale de Mauthausen est consacré aux voyages. Cela permet de réfléchir sur ce qu'est un camp de concentration, de construire des liens avec les militants français et autrichiens, c'est donc au cœur de nos activités.



Guy DOCKENDORF.
Photo Janine LAVEILLE.

Guy Dockendorf :

C'est effectivement le plus important pour nous, les voyages avec les jeunes, grâce aux réseaux sociaux, aux témoignages, photos, films et récits de voyage.

Mylène Cabour :

L'Amicale connaît très bien les lieux, une visite c'est d'abord un travail topographique ; les responsables des voyages dans les amicales sont les meilleurs conseillers sur les lieux

à visiter ; enfin, les amicales nous permettent le contact avec les associations et la mémoire locales.

Daniel Simon :

Voilà sur quoi nous sommes tombés d'accord, à notre Assemblée générale ce matin : notre présence sur les sites est tellement importante que c'est une raison pour l'Amicale d'exister et de se donner les moyens d'exister.



Georges GOSSIN, Guy JARRY et Jean MONIN. Photo Janine LAVEILLE

5) DS - Développons-nous une démarche incitative auprès des enseignants ?

Dominique Orlowski :

A l'Association Buchenwald, nous recevons régulièrement les professeurs qui souhaitent qu'on les aide, on leur apporte toute l'aide possible, pour les préparer à la visite. Mais il n'y a jamais de retour, c'est un peu de la consommation et nous ne conduisons pas les groupes.

Raphaël Esrail :

En ce qui concerne Auschwitz et Birkenau, il y a plusieurs particularités : beaucoup de nos camarades ne veulent pas venir, tant ils sont tristes ; les jeunes nous sollicitent pour venir dans les écoles, mais c'est de plus en plus difficile ; les questions des élèves ont évolué, de factuelles elles sont devenues réfléchies et même politiques, ce n'est pas simple. Quand au voyage sur place que nous faisons avec les élèves, cela n'est plus possible.

Mylène Cabour :

Les programmes d'enseignement sont un problème : en Première, deux chapitres sont consacrés à la deuxième guerre mondiale, avec un petit paragraphe sur la déportation politique et un chapitre sur le génocide. En Terminale, aucun projet n'est possible pour faire venir des témoins dans les classes, et les contraintes administratives et financières pour les voyages sont trop lourdes. Pourtant, aller sur les lieux nous semble indispensable, mais très difficile à mettre sur pied. Malgré la bonne volonté des collègues, il est difficile de transmettre.

Jean-Louis Roussel (professeur d'histoire, en charge de relations avec le milieu scolaire - Amicale de Mauthausen) :

Il faut dépasser l'idée selon laquelle les nouveaux professeurs sont moins intéressés que les autres par la déportation. En réalité, les conditions dans lesquelles nous exerçons aujourd'hui ont considérablement évolué, et rendent notre implication très difficile. Aleth Briat le dira beaucoup mieux que moi.



Aleth BRIAT. Photo Janine LAVEILLE

Aleth Briat (Association des professeurs d'histoire géographie - membre de l'Amicale de Mauthausen) :

Pour nous, rien ne peut remplacer les voyages de professeurs sur les sites, tels qu'ils se sont pratiqués avec le soutien du ministère de l'Éducation nationale pendant dix ans jusqu'en 2000.

A Mauthausen et à Auschwitz, entre autres, plus de 1000 professeurs sont venus visiter les camps sous la conduite des déportés, à l'époque. En effet, le professeur qui fait le voyage a le souvenir prégnant de sa visite sur le site et il enseignera pendant des années...

DS – Aleth est un exemple éloquent du travail qui s'est accompli en ces années, comme Jean-Louis et peut-être d'autres parmi nous. Les enseignements reçus sur le terrain et à l'écoute des déportés qui les ont guidés ont déterminé leur engagement fidèle ! Une fidélité de vingt ans, une solide expérience aujourd'hui ...



Roger GOUFFAULT, Yves-Noël HACQ, Rosette RIGON-GOUFFAULT. Photo Janine LAVEILLE.

Voyages du souvenir et de la mémoire

MAI 2013 A MAUTHAUSEN

Le 5 mai prochain, le gouvernement autrichien inaugure le nouveau musée du camp central de Mauthausen ainsi que la « chambre des morts ». Le 12 mai, le Comité international (CIM) organise les commémorations internationales. L'affluence et les mesures de sécurité ne permettent pas, a jugé le BMI (ministère de l'Intérieur), d'organiser ces deux manifestations le même week-end.

Le CIM, dont les demandes de coopération n'ont pas été prises en compte lors des réunions du Forum, ne souhaite pas assister à l'inauguration le 5 mai. Pour sa part, notre Amicale, en tant qu'organisation nationale, sera représentée, pour les diverses raisons ci-dessous.

Nous avons participé, par délégation de l'Ambassadeur de France, aux réunions du « Dialog Forum » préparatoires à la conception de cette exposition. L'Amicale a déposé sous contrat des objets : bas-relief d'Antonin Nykl (voir le catalogue *La part visible des camps*, p. 190) et un groupe de statuettes d'Angel Hernandez. Nous avons négocié avec les archives autrichiennes la possibilité d'utiliser le Ille Monument pour établir avec la plus grande rigueur la liste des morts.

La République française est invitée à l'inauguration du musée de Mauthausen le 5 mai 2013, et sera sans doute représentée.

Enfin, des amis déportés ont été invités et seront également présents.

La semaine suivante, le groupe de l'Amicale participera comme chaque année aux commémorations internationales : une trentaine de personnes, que rejoindront une centaine de jeunes de l'Aveyron et du Nord. Sont attendus également des hommes politiques du département de l'Aveyron (maire et député). Par ailleurs, le député représentant les Français d'Autriche et d'Europe centrale a annoncé sa venue. Nous accueillerons aussi, selon un protocole bien établi, l'Ambassadeur de France en Autriche.

Je voudrais souligner l'importance de notre présence en Autriche et notre responsabilité de militants de mémoire vis-à-vis des gouvernements français et autrichien.

Chantal LAFAURIE

Cérémonie au Ljubelj (Slovénie, 9 juin) : allocution de Monsieur Pierre-François Mourier, Ambassadeur de France. Le 8 juin après-midi, à l'Institut Français de Ljubljana : *Mauthausen, ma douleur*, film d'Anice Clément (le parcours de Roger Hassan).

22-27 OCTOBRE 2013

Durée : 6 jours.

Camps visités :

Mauthausen, Ebensee, Gunskirchen, Gusen, Hartheim, Lenzing, Melk, Redl Zipf, Vallée de l'Enns (Saint Valentin, Steyr, Ternberg, Großraming)

Nous visiterons l'usine textile où travaillaient les déportées du camp de Lenzing, seul camp de femmes du réseau de Mauthausen, en présence de Sylvia Dinhof, présidente de l'Amicale espagnole d'Autriche et des militants locaux de la mémoire.

Nous assisterons à l'inauguration de la Galerie de la Mémoire de Steyr.

Nous faisons les demandes pour accéder aux tunnels de Bergkristall, au bunker de Redl Zipf et à une des Flakturm (tour de DCA) de Vienne

Prestations :

Vol Paris-Vienne A/R
Hotel *** à Linz
Transport par autocar (avec toilettes).
Départ tous les matins à 8 h 00
Pension complète (boissons comprises)
Commémorations, documentation,
interventions et accompagnement

Les amis à mobilité réduite sont bienvenus

Prix : 600 € (sans le vol)

Suppléments :

Vol Paris-Vienne 250 €
(prix garantis jusqu'au 1^{er} juillet).
Chambre seule : + 120 €

Pensez à vous inscrire
rapidement auprès
du secrétariat de l'Amicale

Merci de noter la nouvelle adresse
électronique de l'Amicale :
mauthausen@orange.fr

DES AVANCEES SIGNIFICATIVES SUR LES SITES DES CAMPS ANNEXES

Steyr

Steyr, ville industrielle, fut le premier site de l'ensemble concentrationnaire de Mauthausen où fut exploitée, dès le printemps 1942, la force de travail des déportés pour l'industrie de guerre du Reich. Nos amis Karl Ramsmaier, Waltraud Neuhauser et l'équipe locale de *Mauthausen Komitee Österreich* oeuvrent avec ténacité depuis de nombreuses années pour la mémoire du camp annexe de Steyr-Münichholz. Depuis quelques mois, en liaison avec des historiens, des muséographes et les familles de déportés, ils travaillent à la création d'un musée qui sera installé dans un abri anti-aérien construit par les déportés au centre ville, près du confluent de l'Enns et de la Steyr. Nous ne manquerons pas l'inauguration du musée prévue le 25 octobre prochain.

Gusen - Tunnels de Bergkristall

La commune de Sankt Georgen a décidé d'acquérir le terrain situé devant l'entrée des tunnels de Bergkristall qui étaient propriété privée. La commune désire utiliser cet espace pour un important travail mémoriel et pour les visites guidées. Jusqu'à maintenant, l'accès aux tunnels était difficile et la visite des tunnels tout-à-fait exceptionnelle. Une partie de ces tunnels a été sécurisée afin de permettre quelques visites chaque année. Nos amis autrichiens Martha Gammer et Rudolf Haunschmied sont très impliqués sur le devenir de ce lieu.

Redl-Zipf

Sur le site de la brasserie Zipfer, propriété actuelle de la firme hollandaise Heineken, existent de nombreux vestiges : énormes bunkers et rampe d'essai de carburants pour les fusées V2. Jusqu'à ce jour, la brasserie accordait un seul jour de visite par an. Le groupe de l'Amicale avait pu effectuer cette visite en 2009 après une demande argumentée et quelques courriers. Maintenant, la brasserie projette de vendre ces espaces. Le groupe local du MKÖ a engagé le dialogue afin de faciliter l'accès permanent ou d'acheter les vestiges.

Loibl nord

Grâce à l'action de notre ami Peter Gstettner, le projet de Mémorial sur le site du camp du Loibl nord se précise, bien longtemps après la construction du mémorial du camp sud en Slovénie. Cette création n'est pas à l'initiative du ministère de l'Intérieur qui persiste dans une conception du souvenir de Mauthausen rassemblée au camp central, mais à un changement politique au sein du gouvernement régional de Carinthie qui a dédié un budget à cette création – sans doute insuffisant, mais l'impulsion est enfin donnée.

Pour le 75^e anniversaire de l'Anschluss, le 12 mars, l'Orchestre philharmonique de Vienne poursuit l'aveu de sa compromission avec le nazisme

Les travaux menés par des historiens autrichiens sur les liens du Philharmonique de Vienne avec le nazisme ont été rendus publics, en présence du directeur général de l'Orchestre, le Français Dominique Meyer, et du chef indien Zubin Mehta. Ils sont disponibles sur le site internet de l'Orchestre.

L'universitaire Oliver Rathkolb a précisé l'engagement nazi du prestigieux chef autrichien **Herbert von Karajan** (mort en 1989) : ce dernier assurait que son adhésion au NSDAP (le parti nazi allemand) en 1933 visait à protéger sa carrière, et n'avait duré que deux mois, étant devenue illégale en Autriche jusqu'à l'Anschluss. Or sa carte fut renouvelée en 1936, avec effet rétroactif. De plus, durant sa jeunesse, Karajan s'était engagé à l'extrême-droite nationaliste et dénonçait la culture « enjuivée ». Rappelons que, plus tard, le Conseil de l'Europe le choisit pour tirer un hymne européen du dernier mouvement de la Neuvième symphonie de Beethoven. Karajan a touché les droits de cette production et a dirigé la première exécution en 1972. On se souvient de la controverse, en 2000, lorsque la Neuvième fut donnée par le **Philharmonique de Vienne dans la carrière** de Mauthausen (voir Bulletins 281, 282 et spécial « Mauthausen 2000 »).

Ce concert prétendait être la repentance à l'égard des **musiciens juifs de l'orchestre exclus en 1938**. Six d'entre eux avaient été assassinés et dix déportés. De ceux qui purent s'exiler, aucun n'accepta de revenir, après 1945. La moitié des musiciens du Philharmonique avaient été membres du NSDAP – dans le cas du Philharmonique de Berlin, 20%. La télévision publique autrichienne vient de diffuser un docu-fiction, dont la scène finale est une répétition de la symphonie *Les adieux* de Haydn : plusieurs musiciens posent leur instrument sur leur chaise et quittent la salle, signifiant le vide laissé par les musiciens juifs.

Le cas enfin d'**Helmut Wobisch**, trompettiste, membre en 1933 du NSDAP, de la SS dès 1938 et collaborateur de la Gestapo : exclu de l'orchestre en 1945, réintégré en 1951, il en fut élu directeur par ses collègues, jusqu'en 1968. En 1966, Wobisch remit la plus haute distinction de l'Orchestre, l'Anneau d'honneur, au hiérarque nazi Baldur von Schirach, chef des Jeunesses hitlériennes, puis Gauleiter de Vienne (1941-1945), condamné à vingt ans de prison par le Tribunal de Nuremberg et qui venait d'être gracié.

(Source : AFP)

Chronique de l'expo

DES NOUVELLES DE L'EXPOSITION

L'exposition internationale *La part visible des camps*, qui présente quelque 500 photographies exceptionnelles, a été réalisée à partir des clichés pris au camp de Mauthausen par les SS, les déportés espagnols libérés et les libérateurs américains.

Elle a trouvé un nouveau souffle. Sa nouvelle version permet un transport dans une voiture type *break*, un montage et démontage rapides.

Son parcours :

Chalette-sur-Loing, Givors, Ligny-en-Barrois, Pexonne, Nancy, Perpignan l'ont accueillie depuis la fin de l'année 2012.

En 2013-14, elle partira à Cran Gevrier, Annecy Les Glières, La Bassée, Cluny, Mallemort-sur-Corrèze, Evreux, Vaucresson, Lyon (Montluc).



Jean MONIN et Robert CHANUT lors de la présentation de l'exposition à Givors en 2012. Photo Marie VIGUIE.

EN LORRAINE, MEMOIRE DES RAFLES ET DES CAMPS et parcours de l'exposition *La part visible des camps*

En février et mars, l'exposition était en Lorraine pour le 70^e anniversaire des rafles de mars 1943 en Meuse et en Meurthe-et-Moselle à Nancy. Le convoi d'avril 1943 de Compiègne à Mauthausen, premier des quatre grands convois au départ de Compiègne, comptait un nombre si important de déportés de l'Est de la France qu'il est parfois appelé le convoi des Lorrains.

Dans la Meuse à Ligny-en-Barrois, André Misler et Pierre Lefèvre, acteurs inlassables de la mémoire, ont organisé un mois de manifestations. L'Amicale s'est jointe à ce programme pendant une semaine, en présentant l'exposition du 10 au 17 février et en proposant une conférence sur le parcours dans le complexe de Mauthausen des

Son conditionnement :

Chaque panneau (et son système individuel de montage) est rangé dans un sac de transport en toile nylon renforcé muni de sangles. Le tout pèse environ 6 kg. L'ensemble des 30 sacs pèse donc 180 kg

Son transport :

encombrement total pour le transport, 0,8 m³.

Son montage :

simple et rapide, possible par une seule personne. Une surface totale minimum de 120 m² est nécessaire.

L'exposition est prêtée par l'Amicale de Mauthausen (convention de prêt), transportée, montée, démontée et assurée (valeur 16.000 €) par l'emprunteur.

Pour toute information complémentaire, contacter :

Danyèle Regerat - Regeratdanyele@sfr.fr
ou le Secrétariat de l'Amicale (01 43 26 54 51).

vingt-cinq jeunes de Ligny raflés parce qu'ils avaient chanté « La Marseillaise ».

Plus de 100 personnes ont assisté à la conférence de Patrice Lafaurie. Pour l'inauguration de l'exposition, où l'accueil de Marie-Hélène Simon, maire de Ligny, fut extrêmement chaleureux, notre amie Marie-Ange Thomas, fille de Jose Camacho (Mauthausen, Steyr) qui s'est établi à Ligny après la guerre, a pris la parole sur le parcours des Républicains espagnols. Deux survivants de la rafle de Ligny étaient parmi nous, Jean Manchette (Sachsenhausen) et Paul Encelot (Mauthausen, Loibl). Les visiteurs furent nombreux, y compris plusieurs classes du collège.

A Nancy, l'exposition a clos les manifestations organisées pour les commémorations des rafles des 2 et



Marie-Hélène SIMON (Maire de Ligny-en-Barrois), Pierre LEFEVRE (Président de l'association de mémoire de Ligny), André MISIER (Président des CVR-Meuse), Chantal et Patrice LAFAURIE (Amicale de Mauthausen), Roger BEAUXEROIS (Conseiller général de la Meuse).
Photo Philippe MONZA (gendre de Paul Encelot).

5 mars 1943. Un parcours sur les pas des 300 jeunes raflés a été élaboré par l'Amicale et organisé avec la collaboration de l'AAFMD 54, avec l'appui généreux de la mairie de Nancy. 300 jeunes écoliers, collégiens, lycéens et étudiants ont été accueillis dans les grands salons de l'hôtel de ville de Nancy par Lucienne Redercher, élue chargée des Droits de l'Homme et après un parcours de deux heures, par groupes, sur les lieux de la rafle, ont assisté aux commémorations devant la plaque en souvenir des jeunes raflés de mars 1943 et déportés à Mauthausen et au discours du maire de Nancy, André Rossinot. Le 18 mars, Daniel Simon a inauguré l'exposition installée dans le grand hall de l'Hôtel de Ville en présence de deux anciens déportés, Charles Pernot (Sachsenhausen) et Stéphane Lewandowski (Mauthausen, Gusen). Du 18 au 22 mars, un public intéressé, des familles de déportés et des jeunes ont bénéficié de visites guidées permettant de créer un lien avec notre Amicale.



A Ligny-en-Barrois, Jean MANCHETTE, déporté à Sachsenhausen (à gauche) et Paul ENCELOT, déporté au Loibl (à droite).
Photo Philippe MONZA (gendre de Paul Encelot).

A Pexonne, où 70 hommes ont été raflés le 27 août 1944, quelques semaines avant la Libération puis déportés à Mauthausen, l'exposition a été installée le samedi 16 mars. Le fils de José Egea (Gusen) est venu présenter le parcours de son père, Républicain espagnol, et Patrice Lafaurie a fait découvrir le rôle des Espagnols dans la préservation des photos SS. En un seul jour, l'exposition a attiré plus d'une centaine de visiteurs dans ce village de 400 habitants. « Davantage de personnes qu'aux commémorations ! », remarque Dominique Foinant, maire de Pexonne. Ce succès est le fruit de la collaboration patiemment établie depuis plusieurs années entre l'Amicale et les élus du village.

L'exposition en Lorraine a été un succès non seulement par l'affluence et la qualité des relations entretenues avec les visiteurs, membres ou non de l'Amicale, mais aussi par la volonté de visiteurs de faire venir l'exposition dans leur commune : les rendez-vous sont pris... pour 2014.

Patrice et Chantal LAFAURIE

L'ACCUEIL EN 1939 DES RÉFUGIÉS RÉPUBLICAINS ESPAGNOLS

Au cours d'une émission de télévision (« Mots croisés », France 2), le 24 janvier dernier, le Premier secrétaire du Parti socialiste, Harlem Désir, interrogé sur l'afflux de réfugiés en provenance du Mali, a cru bon d'évoquer l'arrivée, dans le passé...

...« vous savez, des Espagnols ou autres qui ont été accueillis en France au moment où leur pays traversait des drames et des guerres, et qui en même temps étaient fiers de la solidarité de la France, qui étaient soulagés, qui étaient reconnaissants ».

A ces propos aventureux, le président de l'Amicale a jugé devoir réagir, par un courrier du 31 janvier. Extraits :

« [...] Est-il exigible des hommes politiques qu'ils fassent preuve d'une solide culture historique ? [...]. Il reste à s'interroger sur le malin génie qui vous a conduit à choisir de vous exprimer sur des épisodes historiques dont, hélas, vous ignorez tout. [...] »

La blessure de l'accueil inique que réserva notre République [aux réfugiés républicains espagnols] reste vive et douloureuse parmi eux, leurs descendants et tous ceux qui soutiennent une plus noble et plus juste idée du droit d'asile. Les circonstances historiques certes spécifiques de l'année 1939 n'autorisent pas qu'on y puise les leçons que vous énoncez ! [...] »

Parmi les réactions parvenues à l'Amicale, copie de cette lettre adressée à H. Désir par Roger Garcia [extraits] :

« Mon père Francisco Garcia Alcaraz est né à Montefrio le 6 juillet 1917, son frère Rogelio Garcia Alcaraz est né le 2 mai 1920. Engagés volontaires dans l'armée Républicaine en août 1936 dans la 93^e brigade d'infanterie mixte, tous les deux se réfugient en France le 9 et le 12 février 1939.

Ils sont alors parqués avec des milliers d'autres sur la plage du Barcarès. Traités comme des indésirables, ils sont emprisonnés derrière des barbelés, gardés par des militaires en armes. Ils sont traités comme des bêtes, privés de tout, de liberté, de nourriture, d'hygiène, d'abris, de soins. Ils font leurs besoins dans la mer et creusent des trous dans le sable pour se protéger du vent glacial. [...]

Voilà la réalité de ce qu'ont vécu les réfugiés espagnols, combattants de la Liberté.

Ils n'étaient pas très « fiers de la solidarité de la France, soulagés et reconnaissants » comme vous l'avez dit. La France de Léon Blum les a laissés tomber, au sens propre comme au sens figuré : non-intervention pendant la guerre d'Espagne, enfermement, privations, humiliation à leur arrivée sur le sol français. »

D.S.

Marion BENECH,
Un médecin hygiéniste déporté à Mauthausen.
Portrait de Jean Bénech.

Préface de Daniel Simon. 189 p. L'Harmattan,
coll. « Mémoires du XX^e siècle », 2013. 19 €



Jean BENECH
incarcéré au Fort
Montluc, croqué par
un codétenu,
le 29 janvier 1944.

Parmi les médecins français déportés à Mauthausen et affectés au *Revier*, Jean Bénech (né en 1888) est, avec Michel Averbuchs, une figure moins connue de nous que Gilbert Dreyfus, François Wetterwald ou Guy Lemordant : lui n'a pas publié sur le camp et s'est plutôt tenu à distance de l'Amicale, jusqu'à sa mort en 1962. Affaire de tempérament. L'explication qu'il donne de cette posture, en exergue au seul article de lui paru dans un Bulletin de l'Amicale (en 1954), est précise quoique certainement réductrice : « Je m'étais promis de ne jamais écrire sur les abominations et les cruautés voulues d'un camp de déportés politiques où j'avais vu souffrir et mourir les hommes de la Résistance, cette Résistance qu'on oublie et que l'on bafoue. J'ai cédé à l'appel du camarade Valley, car c'est pour moi l'hommage à nos morts, morts là-bas ou morts après leur retour ».

Ce long et important témoignage, le Bulletin l'a republié récemment, sur trois numéros (en 2010 et 2011). Sans ce texte, découvert peu avant par sa fille Marion, le livre dont elle est aujourd'hui l'auteure n'aurait sans doute pas vu le jour.

En réalité, elle ne limite pas à Mauthausen l'évocation de son père. D'abord pour éviter le piège qu'eût été croire connaître les épreuves subies au camp – dont son père a peu parlé aux siens, donnant priorité à la reprise de sa vie professionnelle. Ensuite, parce qu'elle retrace sa vie entière : la Résistance et, avant comme après guerre, la carrière et l'éthique d'un médecin hygiéniste occupant des postes importants dans le service public de santé. Enfin, elle replace Jean Bénech en sa famille : Marion

peut porter témoignage du sort de la lignée maternelle, d'origine juive et donc victime de la politique génocidaire de l'occupant et de Vichy.

Le livre offre un bel éclairage sur la bourgeoisie républicaine de la première moitié du XX^e siècle. Marion Bénech a réussi son entreprise : exhumation et reconstitution subjectives d'une mémoire familiale d'un réel intérêt, que le chantier d'écriture a conduites certainement bien au-delà de ce à quoi pouvait s'attendre le lecteur, comme peut-être l'auteure elle-même. - **D.S.**

François AZOUVI,
Le mythe du grand silence.
Auschwitz, les Français, la mémoire.
475 p. Fayard, 2012. 25 €

A l'évidence, voici un livre de grande importance, qui éclaire et recompose d'amples horizons du paysage mémoriel sous lequel nous vivons.

L'auteur est directeur de recherche (au CNRS, à l'EHESS) et philosophe : c'est avec cette double autorité qu'il jette dans l'arène une démonstration magistrale qui bouscule les discours depuis longtemps construits par quelques historiens et répandus tous azimuts. Le plus novateur du livre : non, le génocide des Juifs n'a pas été ignoré ni occulté en France durant les premières décennies de l'après-guerre.

Si la dimension polémique de l'assertion, affichée par le titre, est le fil conducteur de la démonstration, elle n'en fixe pas le ton : aux idées reçues qu'il met à bas, l'auteur oppose avec pondération et rigueur une somme considérable de faits, de nature intellectuelle et culturelle, tous précisément étayés et référencés, et la logique d'un raisonnement qu'il sera désormais difficile d'ignorer.

François Azouvi, qui est aussi l'auteur d'ouvrages sur la « *passion nationale* » pour Descartes, ou le « *magistère* » de Bergson, prend les historiens en défaut d'historicisme : « *notre présent ne détient pas la vérité du fait juif* », glisse-t-il, « *ne normalisons pas le discours sur le génocide* » ; il appelle à « *retrouver prudemment le sens du temps écoulé* ». Réclamant qu'on ne projette pas sur le passé des perceptions et des attachements d'aujourd'hui, il écrit encore : « *lisons l'histoire à l'endroit et non à l'envers* ». Il estime ainsi François Mauriac « *meilleur juge que les historiens lorsqu'il écrira en avril 1966 dans son Bloc-notes : "Au long de ce quart de siècle, il ne s'est guère passé d'année sans que ces millions de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants [juifs] ne surgissent de quelque fosse que des témoins ouvraient devant nous"* ».

A rebours des idées fausses auxquelles on nous a accoutumés, non seulement il met à jour, dans le détail, les représentations du génocide depuis 1944 – de toute nature : réflexion conceptuelle (historique, testimoniale, philosophique, théologique), romans, théâtre, films et téléfilms, cérémonies et discours officiels, grands procès – mais encore il capte l'écho que trouvèrent celles-ci, analyse et met en scène tous les commentaires qui en furent faits, vecteurs d'imprégnation du corps social. « *Quelque chose comme une bibliothèque française du génocide commence à exister à la fin des années cinquante, sinon dans la tête des lecteurs que je n'ai pas les moyens de passer au scanner, du moins dans celle des critiques* ».

La perception du génocide des Juifs, montre Azouvi, a pénétré la société française par cercles progressivement élargis : d'abord les élites intellectuelles, jusqu'en 1960 (les penseurs chrétiens eurent le premier rôle, « *qu'il n'est pas juste de passer sous silence ou de minorer comme on le fait* ») ; puis l'espace public élargi (à la faveur de grandes affaires médiatiques et de la question des relations avec Israël, dans les années soixante) ; enfin la sphère institutionnelle (les autorités politique et judiciaire, de Pompidou à Chirac ; et la hiérarchie catholique).

Tandis que l'historien Olivier Wieviorka (*La mémoire désunie*, 2010) rendait compte de la concurrence des mémoires et de l'« *aigreur* » manifestée par certains contre « *le primat de la shoah* » – qu'il justifie, entre autres, par le long oubli dont, assure-t-il, elle aurait été l'objet – Azouvi souligne plutôt le « *puissant processus d'absolutisation* » du génocide sous le concept opaque de « *shoah* », dans les années 1980. Si son étude porte uniquement sur la mémoire française du génocide des Juifs, Azouvi rencontre évidemment le rapport de celle-ci avec la représentation globale des déportations : il souligne la perception précoce, par David Rousset, Pierre Daix, Michel Riquet, de ce dont Auschwitz devient le « *tragique symbole* », et ne craint pas de « *répéter qu'on peut à la fois penser les déportations comme un ensemble et les Juifs comme les victimes d'un génocide spécifique* ». Aussi relève-t-il, dans le livre d'Olivier Wieviorka, cette supplique de Denise Vernay (qui vient de nous quitter – voir ce bulletin, p. 18) au président Chirac en 2004 : « *avoir aussi de la considération pour les résistants déportés "et pas seulement pour les victimes de la Shoah"* ». J'ajouterai : et pour ceux que ce classement oublie.

Niant qu'il y ait eu « *occultation* » et « *refoulement* » de la pensée du génocide, Azouvi ose donc le concept de « *mythe* ». Il sait le poids des mots : le mythe est un récit fondateur – de quoi et à quelles fins, en la circonstance ? Incidemment, n'en fixe-t-il pas l'origine par cette citation (p. 52) d'Annette Wieviorka : « *il ne peut y avoir de*

conscience du génocide que si les Juifs [...] se sentent appartenir à un peuple juif » (*Déportation et génocide*, 1992) ? La constitution d'un sentiment communautaire des Juifs de France, par distance prise avec le corps social français, s'accompagne de la mise en accusation de ce dernier jusqu'à certaines dérives ahurissantes, empreintes de « *fondamentalisme messianique* » : « *si le communisme fait le goulag, la démocratie et le capitalisme produisent Auschwitz* » (Schmuel Trigano, 1978). Je conviens que fonder une hypothèse de lecture sur deux énoncés est un peu rapide mais, sur cette question, François Azouvi ne s'est pas avancé autrement qu'en livrant tous les matériaux disponibles, dans leur extrême diversité.

L'épigraphe dédie le livre aux grands-parents de l'auteur, « *partis de Drancy par le convoi n°44, novembre 1942* ». Le travail accompli, loin de se refermer sur une mémoire privée douloureuse, rouvre pour tous le droit de penser, face à des courants dogmatiques. Ce livre est un grand vent frais. - DS

Fabrice d'ALMEIDA,
Ressources inhumaines. Les gardiens de camps de concentration et leurs loisirs.
292 p. Fayard, 2011. 16,20 €

A Mauthausen, les gardiens SS n'ont pas seulement tué des milliers de détenus, ils ont aussi tué le temps.

Les SS, au centre du système concentrationnaire, ne sont pas tous des fanatiques de tous les instants ; s'ils soutiennent le régime nazi en commettant quotidiennement des crimes contre l'humanité, ils manifestent leur désir de parenthèses dans leur existence et une fois au foyer familial se veulent, et se doivent d'être, des bons pères de famille.

Les SS ont joui de loisirs systématiquement organisés par la direction générale de la SS pour qu'ils aient une vie des plus agréables. Jeux, lectures, cinémas, théâtres, musique, bordel et vie de famille : le temps libre des SS était pensé dans le détail par Himmler et ses adjoints. Pour permettre aux bourreaux d'accomplir leur office, il fallait absolument après leur travail, leur éviter l'ennui, il fallait absolument qu'ils ne se rendent pas compte de l'existence sordide qu'ils menaient.

C'est ainsi qu'à partir des archives de la SS et des dossiers constitués après 1945 lors de l'épuration, on apprend qu'à Mauthausen, les instrumentistes sont bien servis : 16 violons, 1 cithare, 2 guitares, 5 mandolines et 80 harmonicas. Et pour les accordéons, 13 à Mauthausen et Gusen contre 15 à Auschwitz, 14 à Sachsenhausen. Est présenté l'inventaire au printemps 1944 des

140 tourne-disques mis à disposition par l'administration centrale des camps de concentration dans 23 camps : 2 à Natzweiler (Struthof), 10 à Auschwitz, et 11 à Mauthausen (le mieux doté).

Dans un livre d'un intérêt toujours soutenu, Fabrice d'Almeida se pose des questions telles que : préféraient-ils jouer aux cartes, pratiquer la boxe ou se délasser en lisant un roman policier ? Leur famille vivait-elle avec eux ? Il cherche surtout à travers l'organisation des loisirs par la direction des SS à nous faire réfléchir au totalitarisme SS sous un angle inhabituel : celui d'une organisation totale de la vie non pas, ici, des victimes, mais des bourreaux.

Si la violence des SS sur les détenus est au cœur du système concentrationnaire, elle doit être strictement organisée : les SS doivent l'exercer de façon professionnelle, c'est-à-dire sans débordement de cruauté sadique : la brutalité doit être une manifestation de l'autorité, et elle doit même être infligée sans haine.

Dès lors si les débordements sont contenus dans l'espace du camp, c'est-à-dire du travail, il y a un risque qu'ils surgissent dans l'espace de la vie privée et l'intimité : les SS pourraient sombrer dans l'alcoolisme ou la violence familiale ou dans des vices qui pourraient nuire au travail au camp. D'où la volonté de la direction SS de contrôler cet espace aussi, par une politique du mariage, une politique du logement, des incitations à la camaraderie, une organisation des loisirs. Le totalitarisme est vu comme la volonté d'organiser le temps : seul le temps du sommeil et des rêves peut échapper à ce contrôle total.

Les principes de gestion des ressources humaines mis au point par la direction des SS seront repris après la guerre dans les écoles de management en RFA. Himmler, source d'inspiration des DRH ? - **PL**

Dominique DURAND,
Marie-Claude Vaillant-Couturier. Une femme engagée, du PCF au procès de Nuremberg.
446 p. Balland, 2012. 24,90 €

Pour le centième anniversaire de la naissance de cette haute figure de la déportation, Dominique Durand a puisé aux meilleures sources, qu'il cite abondamment : des notes et divers entretiens autobiographiques (allant d'un carnet rapporté de Ravensbrück à un témoignage filmé de 1995), des indications recueillies auprès de celles et ceux qui l'ont côtoyée, famille, camarades du camp et de l'action politique. Il y ajoute une investigation copieuse sur le milieu de la bourgeoisie intellectuelle dans lequel elle est née, spécialement le microcosme de la presse magazine, versant artistico-mondain voire frivole, où brilla

son père, et avec lequel elle prit une distance raisonnée en devenant une militante communiste de premier plan, des années trente à sa mort, en 1996. Le biographe repère la revue *Commune* comme point de jonction de ses deux univers culturels.

Devenue la compagne de Pierre Villon – dont le parcours politique fut analogue au sien –, elle conserva le nom de Paul Vaillant-Couturier, dont elle fut l'amante puis l'épouse, de 1932 à la mort de celui-ci en 1937 : éloquent symbole d'un ancrage délibéré.

Le portrait ouvre quantité de fenêtres, tant la personnalité de Marie-Claude Vaillant-Couturier est profuse. Quelques exemples : journaliste, elle rapporte, en 1933, des images des camps de Dachau et Oranienburg ; elle séjourne à deux reprises à Berlin (dans les années vingt et, à l'Est, dans les années cinquante), et aussi à Moscou ; elle est députée de 1945 à 1973 (sauf la première législature de la Ve République), militante de haut rang des organisations féministes communistes, présidente de la FNDIRP puis première présidente de la FMD.

Le parcours de la Résistante déportée est retracé avec une belle précision. Arrêtée en février 1942, détenue à la Santé, puis à Romainville, avec ses compagnes (parmi lesquelles Danielle Casanova, Madeleine Laffitte, Hélène Solomon, Marie-José Wilborts), elle voit partir pour le peloton du Mont-Valérien André Pican, Félix Cadras, Georges Politzer, Jacques Decour, Georges Dudach... Elle est « du convoi du 24 janvier » (1943) qui quitte Compiègne pour Auschwitz-Birkenau : 230 femmes, dont Charlotte Delbo sera l'historiographe (voir sa biographie dans ce bulletin), qui entonnent *La Marseillaise* à leur arrivée – sidérant les détenus et les SS : « *on en parlait encore un an après* » !

Le sort un peu protégé qu'elle obtient lui laisse la possibilité d'analyser et d'écrire (une lettre par mois) – aussi saura-t-on, en France, en mai 1943, que ces femmes sont à Auschwitz. Plus tard, Marie-Claude Vaillant-Couturier dira la complexité de Birkenau : « *ce qu'il y avait d'extraordinaire dans ce camp, c'est qu'on y gazait les gens, y compris ceux qui étaient immatriculés, pour un oui pour un non, et qu'on y plombait les dents cariées !* ». Car les enjeux de propagande ne sont jamais absents : c'est ce qui justifie l'ordre de Berlin de maintenir en vie ces femmes – elle survit au typhus auquel succombent plusieurs de ses camarades, dont D. Casanova. Des 230 du convoi, seules 49 sont rentrées.

Transférée à Ravensbrück en août 1944, elle y retrouve assez vite une position comparable, et s'attache à sauver celles qui, autour d'elles, sont plus menacées. A la libération du camp, fin avril, Marie-Claude Vaillant-

Couturier reste : elle prend sa part des problèmes sanitaires, veille aux rapatriements, considère « *qu'il y a encore rassemblés ici des gens qui peuvent donner leur témoignage tandis que plus tard il faudra les rechercher dans toute l'Europe* » (lettre du 3 mai). Elle est à Paris-Le Bourget le 25 juin seulement ; Emile Valley, venu accueillir des déportés espagnols, la conduit directement au siège du PC.

De la suite de son parcours, assez bien connue, on ne mentionnera ici que les analyses magistrales qu'elle produira de son expérience des camps : son témoignage en janvier 1946 devant le Tribunal de Nuremberg, des conférences, des discours et récits, sur divers supports – et ses prises de position au Parlement français en faveur des déportés, toutes catégories égales.

Les questions fondamentales posées, dès la fin des années 1940, par la relation avec l'URSS stalinienne (procès Kravchenko et affaire Rousset à Paris, procès politiques à l'Est), sont bien sûr évoquées par D. Durand, sans que ce point obscur de la fidélité en soit éclairé : dans les autojustifications de Marie-Claude Vaillant-Couturier, rien d'autre ne s'exprime que l'aveu évasif d'un aveuglement, qui ne bouscule rien d'essentiel. Elle fut de ceux qui ont « *refusé de croire* » Margarete Buber-Neumann, survivante du goulag, dont on sait par Geneviève De Gaulle qu'elle l'avait rencontrée. Le biographe, confronté à ce mur des consciences communistes de l'époque, est resté révérencieux. - **DS**

Violaine GELLY et Paul GRADVOHL, *Charlotte Delbo.*

Fayard, janvier 2013, 323 p. 19 €

Sur la couverture, deux photos de Charlotte Delbo : un cliché de Romainville et celui d'une femme élégante, avec un fume cigarette. Avec la même intensité douloureuse dans le regard.

Dans cette biographie, nous découvrons les différentes facettes de sa vie. Secrétaire de Louis Jovet, elle quitte la troupe pour rejoindre la Résistance communiste. Arrêtée en même temps que son mari Georges Dudach, elle est tirée un jour de sa cellule de la Santé pour lui dire adieu avant qu'il soit fusillé au Mont Valérien. Transférée à Romainville, elle est, comme Marie-Claude Vaillant-Couturier et Danielle Casanova, déportée à Auschwitz par le convoi des 31000, puis à Ravensbrück. Après sa libération, elle retrouve Jovet, puis travaille à Genève pour l'ONU. Retour impossible, comme pour tant d'autres : Charlotte Delbo a mené une vie marquée par la souffrance et la maladie. Elle ne s'est jamais remise de la mort de son mari, n'a pas eu d'enfant. Entourée d'amis, elle a tenté parfois de s'étourdir dans une vie mondaine.

Au-delà du récit des faits marquants de cette vie hors du commun, ce livre met en valeur l'œuvre de Charlotte Delbo : c'est aussi la biographie d'une biographe, qui a retracé, après de minutieuses recherches, le parcours de chacune des Françaises du convoi des 31000, qui a laissé avec la trilogie *Auschwitz et après*, un texte fondamental sur la déportation, et qui poursuivra son œuvre d'écrivain, par exemple en dénonçant les horreurs de la guerre d'Algérie. Toujours attentive à l'injustice, à tout ce qui dégrade l'être humain. Le livre de V. Gelly et P. Gradwohl reproduit, entre chaque chapitre, de longs passages de l'œuvre littéraire de Delbo : c'est un des grands mérites de ce texte que de nous donner envie de découvrir ou redécouvrir cette écriture originale, souvent à la limite entre prose et poésie.

Ce livre est plus qu'une biographie ordinaire : les auteurs s'interrogent aussi sur les difficultés à écrire la vie de cette femme, de ce couple qui a connu la clandestinité, qui, pendant de longues années, s'est appliqué à ne pas laisser de traces et dont les papiers ont été détruits par les Allemands lors de l'arrestation. Ainsi, des questions restent en suspens sur leur engagement pendant la guerre d'Espagne, par exemple. De plus, les auteurs ont « *continué* » l'œuvre de Ch. Delbo ; en reconstituant, par exemple, le parcours de « *Mado* », déportée des 31000 : morte pendant le transport, ses compagnes avaient perdu son souvenir. Ainsi, l'écriture de ce livre retrouve sa fonction première dès lors que l'on parle de déportation : assurer aux morts une sépulture digne. - **SL**

Exposition : *La valise mexicaine. Les négatifs retrouvés de la guerre civile espagnole*

Musée d'art et d'histoire du judaïsme, 71, rue du Temple, Paris (3^e) - Jusqu'au 30 juin 2013

Les photographies présentées proviennent du tirage de 4500 négatifs d'images de la guerre civile espagnole, rouleaux de pellicules inventoriés et classés dans trois boîtes en bois. Ces clichés sont réalisés entre 1936 et 1939 par trois journalistes juifs ayant fui l'Europe de l'Est : Robert Capa, Gerda Taro et David Szymin dit Chim. Ces boîtes auraient été saisies par l'armée d'occupation allemande en 1940, elles réapparaissent en 1990 chez l'ambassadeur mexicain qui fut en poste à Vichy en 1941-1942, dont les héritiers remettent ce que l'on a appelé *la valise mexicaine* aux ayant droits des photographes.

Les événements photographiés et les visages de ces Républicains espagnols pris sur le vif témoignent non seulement du déroulement de la guerre d'Espagne, mais du travail de précurseurs ouvrant la voie à la photographie de guerre actuelle et du reportage engagé. On peut voir également des fac-similés de pages de journaux internationaux, dont le journal *Regards* relatant en France ces événements. - **MB**

Le Patriote Résistant

- n° 869, novembre 2012

A Berlin, inauguration d'un mémorial aux Roms victimes du nazisme.

- n° 870, décembre 2012

Annnonce de la suppression du Prix Marcel-Paul.

A l'occasion du trentième anniversaire de son décès, le 11 novembre 1982, la FNDIRP et l'Association Buchenwald-Dora ont rendu hommage au résistant déporté qui joua un rôle capital dans la résistance clandestine au camp, au militant syndicaliste, à l'homme politique et au ministre du général de Gaulle.

Le Concours national de la Résistance et de la déportation 2012-2013 fait l'objet d'un supplément de onze pages.

Echo copieux de la journée d'étude « *Mauthausen dans l'exil espagnol* » lors du congrès de l'Amicale le 16/11/2013.

- n° 871, janvier 2013

La possible dissolution de la FNDIRP lors de l'Assemblée générale du 13 mai 2013 sera envisagée.

- n° 872, février 2013

Anniversaire : le 27 février 1943, première évasion collective depuis la prison de Chambéry de six résistants condamnés aux travaux forcés.

Mémoire Vivante - n° 74, septembre 2012

Colloque organisé par la FMD du 13 au 15 décembre 2012 à l'Hôtel National des Invalides sur le thème « Témoins et témoignages – sujets et objets du XXe siècle ».

Les communications seront mises en ligne sur le site de la Fondation et feront l'objet d'une publication.

N'oublions jamais - Neuengamme. N° 216, novembre 2012

Hommage à Robert Pinçon, une des personnalités éminentes de l'Amicale de Neuengamme.

Gurs, souvenez-vous - n° 129, décembre 2012

Hommage rendu à Lopez-Tovar, grande figure de la Résistance française. Une rue de Toulon vient de prendre son nom.

Hommage à Michel Slitinsky, qui vient de décéder. S'est échappé d'une rafle de Juifs, est entré dans la clandestinité et s'est engagé dans la Résistance. Acteur inlassable de la recherche de la vérité sur le rôle de la police française dans l'organisation de la déportation des Juifs bordelais. Son combat fut couronné de succès avec la condamnation en 1998 de Maurice Papon.

Mémoire et Vigilance - n° 61, 4e trimestre 2012

Dans son Edito, Michèle Gabert, secrétaire générale de l'AFMD, présente les chantiers prévus : accompagnement des délégations territoriales en difficulté ; poursuite du travail des commissions « Histoires » et

« Transmission » ; vigilance accrue face au développement des mouvements d'extrême droite en Europe ; liens avec Amicales et Fédérations du monde de la déportation.

Dans le cadre de son congrès annuel qui s'est tenu à Nuremberg en mai, le Conseil de l'ordre des médecins allemands a rappelé dans une déclaration solennelle son devoir de mémoire face au passé pendant les années du nazisme. L'implication générale du corps médical dans les actes de barbarie a été reconnue, y compris au niveau local et régional.

Les chemins de la mémoire - n° 233, février 2013

Rose-Marie Antoine a pris ses fonctions de directrice générale de l'ONACVG le 14 janvier 2013.

Le Centre d'histoire de la Résistance et de la Déportation de Lyon fait peau neuve.

Regards sur Edmond Michelet, figure majeure de la Résistance, rescapé de Dachau, devenu un fidèle du général de Gaulle.

Dossier solide pour la préparation du concours de la Résistance « Communiquer pour Résister ».

Le serment de Buchenwald-Dora

- n° 346, novembre-décembre 2012

Ouverture du Mémorial des Déportés de la Mayenne à Mayenne.

« Le dictionnaire de Buchenwald » préparé par une équipe de l'Amicale, préface confiée à Charles Palant, deux chapitres présenteront le dictionnaire, l'un sur la genèse du monde concentrationnaire rédigé par un historien, le second consacré à l'histoire de Buchenwald que Dominique Durand doit rédiger.

Après Auschwitz - n° 324, décembre 2012

Dossier « Approche historique. Les premiers jours des déportés du premier convoi de France (27 mars 1942) à Auschwitz-Birkenau » par Isabelle Ernot.

Annnonce de la parution du « Petit cahier du Cercle d'Etude. L'Eglise catholique et la persécution des Juifs pendant l'occupation en France », par Sylvie Bernay, docteure en histoire.

Le Déporté - n° 574, janvier 2013

Hommage à Claude Mercier, mort récemment, fils de déporté assassiné à Hartheim et premier directeur de la FMD.

Message « Flossenbürg et Kommandos »

- n°73, janvier 2013

Présentation du « pèlerinage 2013 » du 18 juillet au 23 juillet, prix par personne : 660 €

Un document d'une valeur extraordinaire : une conférence prononcée en 1946 par Georges Thierry d'Argenlieu, au retour de sa déportation. Document brut exprimant des idées souvent à contre-courant de ce qu'on entend.



Denise VERNAY à l'Élysée en novembre 2012. Photo Caroline ULMANN.

D E N I S E V E R N A Y

Denise Vernay, née Jacob, dite Denise Jacquier, est née à Paris le 21 juin 1924 dans une famille juive. Elle était au lycée à Nice lorsqu'elle s'engagea à l'automne 1940 dans la résistance et devint « Miarka », agent de liaison à Lyon du mouvement Franc Tireur, en septembre 1943. Elle rejoint la lutte armée en Haute-Savoie au sein des Mouvements Unis de Résistance. Elle est arrêtée le 18 juin 1944, interrogée par la Gestapo de Lyon, emprisonnée à Montluc puis à Romainville. Elle est déportée sous le régime NN au camp de Neue Bremm puis à Ravensbrück, et transférée à Mauthausen en mars 1945, libérée par la Croix-Rouge le 22 avril 1945. Toute sa famille, restée à Nice, a été arrêtée et déportée à Auschwitz. Seules ses deux sœurs Madeleine et Simone (Veil) sont rentrées de déportation.

Commandeur de la Légion d'honneur, Grand-croix de l'ordre national du Mérite, titulaire de la croix de Guerre 39-45 et de la médaille de la Résistance, Denise Vernay a été membre de l'Association des anciennes déportées et internées de la Résistance, avec Germaine Tillion, Marie-José Chombart de Lauwe et Geneviève de Gaulle-Anthonioz. Elle était administratrice de la Fondation pour la mémoire de la Déportation depuis sa création et membre de notre Amicale.

C.U.

S T É P H A N E H E S S E L

Un hommage national a été rendu jeudi 7 mars, dans la cour des Invalides au résistant déporté à Buchenwald et au militant humaniste à l'immense

notoriété, en présence de très nombreuses personnalités. Jean-Louis Crémieux-Brilhac puis le Président de la République ont prononcé l'éloge funèbre. La comédienne Carole Bouquet a lu un poème de Guillaume Apollinaire, *Une jolie rousse*.

Extraits :

*Me voici devant tous un homme plein de sens
Connaissant la vie et de la mort ce qu'un vivant peut
connaître*

Ayant éprouvé les douleurs et les joies de l'amour

Ayant su quelquefois imposer ses idées

Connaissant plusieurs langages

Ayant pas mal voyagé

Ayant vu la guerre [...]

*Ayant perdu ses meilleurs amis dans l'effroyable lutte
[...]*

Soyez indulgents quand vous nous comparez

A ceux qui furent la perfection de l'ordre

Nous qui quêtions partout l'aventure

Nous ne sommes pas vos ennemis

*Nous voulons nous donner de vastes et d'étranges
domaines*

Où le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir

Il y a là des feux nouveaux des couleurs jamais vues

Mille phantasmes impondérables

Auxquels il faut donner de la réalité

*Nous voulons explorer la bonté contrée énorme où tout
se tait*

Il y a aussi le temps qu'on peut chasser ou faire revenir

Pitié pour nous qui combattons toujours aux frontières

De l'illimité et de l'avenir [...]

A N G E L I T A

Ce mot ne donnera jamais la couleur de ce que représente Angelita pour les quelques enfants de Brive-la-Gaillarde tenant en héritage une déportation et un exil espagnols. On la savait au courant de nos routes et de nos destins. Nous n'aurions pas échappé à son intérêt, nous parlons pour les peu que nous sommes, quand bien même nous eussions planté notre tente dans le canton le plus égaré de la planète. On n'en croit pas sa propre mémoire de l'attention passionnée et criblée de sourires qu'Angelita prodiguait. Elle était l'épouse de Roger, la maman de Rosette, la "hija de Bravo" quand un déporté espagnol de Mauthausen en appelait un autre pour donner des nouvelles de la petite Espagne ancrée au piémont aquitain du Massif central. Elle était aussi elle-même avec son prénom de ciel.

Llibert Tarragó et Martine Alquier-Dominguez

N O S P E I N E S

Décès des Déportés

Rafael ARTACHO, mle 4113, Mauthausen

Kiwa BLUWOL dit **Charles**, Dachau, Mauthausen

Gabriel BOMBARDIER, mle 27819, Mauthausen, Loibl-Pass

Gisèle GUILLEMOT, mle 1811, Lübeck, Ravensbrück, Mauthausen

Henri LALISSE, mle 26338, Mauthausen, Wiener Neustadt, Redl-Zipf, Gusen

Paulette LECHEVALLIER, mle 2719, Ravensbrück; Mauthausen

Jean-Baptiste MATHIEU, mle 26864, Mauthausen, Loibl-Pass

André MOYNE, mle 62862, Mauthausen, Melk, Linz

André PETITJEAN, mle 60427, Mauthausen, Wiener Neudorf

Jésus TELLO, mle 3841, Mauthausen, Gusen

Jean TURCI, mle 60764, Mauthausen, Gusen

Robert VANSTEENKISTE, mle 60655, Mauthausen, Linz

Auguste VIOLIN, mle 54073, Buchenwald, Mauthausen, Steyr, Gusen

Stanislas ZUREK, mle 99446, Natzweiler-Struthof, Dachau, Mauthausen

Décès dans les familles

Yvonne ARMAND, veuve de Joan TELEMAC, Mauthausen, Steyr

Mary CADRAS, veuve de Raymond HALLERY, Mauthausen, Melk, Ebensee

Christian CARPENTIER, gendre de Francisco SUAREZ (+) Mauthausen, Steyr, Gusen

Angèle GOUFFAULT, épouse de Roger, Neue Bremm, Mauthausen, Ebensee

Mercedes GRACIA, veuve de Jean, Mauthausen

Colette JUVIGNAT, épouse de Georges, Struthof, Dachau, Mauthausen, Melk

Hélène LEGRAND, veuve d'Henri, Mauthausen

Raphael MARTINEZ, fils de Déporté **Lucette SHEPPARD**, veuve de Bob, Mauthausen, Natzweiler, Dachau **Rolande VAN ROEKEGHEM**, veuve d'Arthur, Mauthausen, Melk, Gusen

D I S T I N C T I O N S

Hommage à Jean PESCHE

Au cours de la cérémonie du 8 mai 2013, à Rueil, la **médaille de la Résistance** sera décernée à Jean Pesche, à titre postume.

Né en 1904, ingénieur des Mines, officier de réserve, son action durant la campagne de France au printemps 1940 lui valut la Légion d'honneur et la Croix de guerre avec palme. Prisonnier, il est libéré en 1941 en tant que père de quatre enfants. Il crée un réseau de Résistance à Trieux (Meurthe-et-Moselle). Arrêté en mars 1943, interné à Compiègne, il est du convoi du 20 avril pour Mauthausen. Il est affecté au Loibl Pass, où il conduit des actions de sabotage et noue des contacts avec les partisans yougoslaves. Il meurt en 1947, des suites de sa déportation.

Q U I A C O N N U ?

José COGELS, originaire de Soignies (Belgique), arrivé à Mauthausen en avril 1943, mle 26936, décédé à Hartheim en décembre 1944.

Camille Charles HEDIARD, déporté en avril 1943 à Mauthausen, décédé le 27 octobre 1943.

Paul MULLOT qui habitait Longueville sur Scie, a été arrêté par la Gestapo de Dieppe en 1941 et envoyé au camp de Compiègne avant d'être déporté vers le camp de MAUTHAUSEN avec son fils (qui y est décédé). Il a été opéré d'une hernie pendant sa détention ; libéré en 1945.

Merci de contacter l'Amicale qui transmettra.

S O U S C R I P T I O N

Pour la pérennisation de la tombe de Francisco Boix



Nous tenons à remercier chaleureusement les amis qui ont répondu à notre appel publié dans le bulletin de janvier 2013.

Nous avons encore besoin de vous tous.

Si vous souhaitez vous associer à la préservation de la sépulture de Francisco Boix, votre participation sera la bienvenue.

La tombe se trouve dans un carré semi-abandonné du cimetière Parisien de Thiais. La concession devra être renouvelée en 2014. Notre objectif est d'acquérir une concession à perpétuité. Cette lourde dépense, l'Amicale ne peut la supporter seule.

SOUSCRIPTION POUR LA PERENNISATION DE LA TOMBE DE FRANCISCO BOIX

NOM :

Prénom :

Je souhaite participer à la pérennisation de la sépulture de Francisco

BOIX et je verse

€

A l'ordre de l'Amicale de Mauthausen

Odile est morte. Nos amies du *Revier* l'ont enveloppée dans une toile et déposée devant la porte de l'atelier. Tout à l'heure une camionnette viendra la chercher. Il fait à peine jour. Au-dessus du camp, le ciel a des reflets orangés. A cette heure, le crématoire se calme. Il reprendra vigueur un peu plus tard et je frissonne en pensant que le corps d'Odile sera bientôt la proie des flammes. Je suis accroupie auprès d'elle. Une de ses mains et son avant bras déjà marbrés de mauve, dépassent le linceul improvisé comme pour un ultime geste d'adieu. Je voudrais caresser ce bras. Je ne peux pas. Je suis désespérée mais je ne pleure pas. J'ai l'impression d'être dure comme le granit de la carrière. Je ne comprends pas cette mort. Je la ressens comme un abandon. Odile aurait eu cinquante ans cette année mais elle était vigoureuse. Issue de la bourgeoisie protestante aisée, elle avait derrière elle des générations de gens bien nourris qui lui avaient transmis leur solidité physique et morale. Arrêtée depuis près de quarante mois, elle avait affronté sans défaillance, avec un courage tranquille, les interrogatoires difficiles, les longs mois de secret à la Santé et à Fresnes, son transfert vers les prisons allemandes, sa condamnation à mort, et enfin Ravensbrück. Sa rigueur implacable, séquelle de son éducation protestante disaient ses amies, la rendait inflexible. Elle était devenue agnostique, avec une petite sympathie pour le communisme, en refusant énergiquement un engagement dans le parti. Sa volonté de résistance était restée intacte. Elle disait : « Il vaut mieux mourir que travailler pour la guerre. Nous devons aller jusqu'au bout de notre choix ». Je pense qu'elle l'aurait fait. Par bonheur elle n'y fut pas contrainte. Pour ne pas la décevoir, je crois bien que j'aurais moi aussi affronté la mort.

Elle n'était pas très bavarde, mais elle évoquait souvent son enfance, son adolescence, ses jeux avec ses frères, la liberté, inhabituelle pour l'époque, que lui laissaient ses parents. Nous avons ri comme des folles quand elle nous avait raconté la découverte, dans le linge de sa grand-mère mariée à un pasteur, de chemises de nuit munies d'une petite lucarne à la hauteur du sexe. Était-ce vrai ? Toutes les protestantes l'affirmaient. Peut-être se moquaient-elles un peu de moi.

Finalement je ne savais rien de sa vie. Connaissait-elle l'amour ? Elle avait eu vingt ans pendant la première guerre. Un garçon qu'elle aimait y fut peut être tué. Ce

qui aurait justifié la haine farouche qu'elle portait aux Allemands jusqu'à ne pas vouloir parler leur langue que je la soupçonnais pourtant de bien connaître. Elle me disait : « il suffit que tu saches dire *wolf*, loup, ce sont tous des bêtes sauvages ».

A moins qu'elle ne fût nourrie de cette haine par sa famille d'origine alsacienne qui avait dû fuir sa maison, ses racines, pour rester Française lors de l'annexion du pays par les Allemands après le traité de Francfort, au siècle dernier.

Je lui rappelais les auteurs de génie qu'elle aimait tant : Goethe, Schiller, Schelling et d'autres, les musiciens : Bach, Beethoven, Schumann dont elle me fredonnait la musique pendant les appels quand s'éloignaient les kapos. En vain ! Les exceptions ne confirment-elles pas la règle ? J'évoquais tous ceux qui avaient fui l'Allemagne nazie depuis 1933. « Justement ils ont fui. Ils n'auraient pas dû ». Je la trouvais injuste, mais beaucoup d'intellectuels autour de nous pensaient comme elle.

Elle n'avait jamais été malade. Pas le moindre rhume, pas de diarrhée, rien ! Elle n'était même pas très maigre. En arrivant à Mauthausen, sur la route entre la gare et le camp, elle m'avait aidée à soutenir Jeannette, sa compagne de résistance, dont elle était la secrétaire dans la vie. Elle, oui, nous pensions qu'elle allait mourir tant elle était faible et démunie. Et puis brutalement tout avait basculé. Gravement perturbée par la séance des douches en arrivant, Odile ne s'en remettait pas, alors que Jeannette avait vécu cet épisode dans l'indifférence. Elle était agitée de tremblements nerveux qu'elle ne pouvait dominer. Elle mangeait difficilement le peu qu'on nous distribuait. Le passage à Amstetten l'avait un moment requinquée tant elle s'était réjouie des dégâts constatés au cours du voyage puis elle était retombée dans son apathie. Elle regrettait de n'être pas morte à la place de Tarzan. Elle n'avait pas d'enfants, personne ne l'attendait. A quoi bon rentrer ? Que ferait-elle désormais dans la vie ? Elle disait : « Pour vivre il faut un minimum d'illusions et je les ai toutes perdues ». J'essayais de la convaincre que j'avais besoin d'elle, que je serais seule moi aussi en rentrant, malgré ma famille. Rien n'y fit ! Elle a sombré irrémédiablement. Allongée sur son châlit au *Revier*, elle restait silencieuse, les yeux clos, refusant toute nourriture. Je lui tenais la main : « Ecoute

le canon, c'est bientôt fini ». « Trop tard », répondait-elle. Tout doucement, elle traversait le miroir. Elle est morte de désespoir. Les bourreaux ont aussi tué les âmes. Combien d'entre nous survivront avec juste l'apparence de la vie ? Je voudrais tellement pouvoir pleurer.

Odile Kienlen, résistante du réseau Combat Zone Nord, arrêtée à Paris, et déportée NN, elle suit le même parcours que Gisèle Guillemot : la prison de Lubëck, Cottbus, Ravensbrück et Mauthausen. (cf *Ille Monument, Les femmes de Mauthausen*, par Adeline Lee)

Gisèle Guillemot, (*Entre parenthèses. De Colombelles (Calvados) à Mauthausen (Autriche), 1943-1945.*)

Préface de Jean Quellien, Postface de Thierry Féral, Mémoires du XX^e siècle, L'Harmattan 2001

Amicale de MAUTHAUSEN

31, Boulevard Saint-Germain
F-75005 PARIS

Tél 01 43 26 54 51

mauthausen@orange.fr

www.campmauthausen.org

www.monument-mauthausen.org

CCP Paris 5331-73 S

Responsable de la publication Daniel Simon Rédaction Louis Buton, Pierre Fréteaud, Chantal Lafaurie, Laurent Laidet, Moune Laidet, Sylvie Ledizet, Manon Peyrat, Daniel Simon, Fernande Simon, Rosita Sterquel, Caroline Ulmann, Pierrette Saez, Ernest Vinurel Photos Amicale de Mauthausen, Robert Halm, Janine Laveille, Stefan Matyus (BM.I), Philippe Monza, Caroline Ulmann, Marie Vigié Maquette Laurent Laidet, Imprimerie-LV Impression Wagram-Editons Routage Optima Direct

CPPAP : 1116 A 06878